



(Photo TV Suisse)

GRISÉLIDIS RÉAL : « Le noir est une couleur »

D'où vient l'émotion qui vous empoigne et monte, dès les premières pages de « Le noir est une couleur » de Grisélidis Réal ? Par quelle force profonde cette écriture toute simple s'impose-t-elle comme un fleuve rutilant ? On reste surpris, à vrai dire, devant ce texte splendide, au lyrisme étincelant, et qui pourtant charrie, beaucoup plus que la beauté ou la poésie, toute la misère de vivre, toute l'horreur de survivre au prix de la fuite et de l'indignité.

Je crois que l'auteur dispose de deux atouts majeurs pour élaborer un tel récit. D'abord, une certaine naïveté vis-à-vis de la littérature. Ensuite, une sincérité magnifique. Le tout est porté par un amour immense, aussi naïf, certes, mais qui reste fidèle à lui-même d'un bout à l'autre.

Grisélidis Réal avait été découverte par le Prix Nicole. Ce prix ne lui avait pas été attribué, mais un extrait de son œuvre avait été retenu pour publication dans la revue « Écriture », il y a quelques mémorables années.

Plus qu'un écrivain, cette Genevoise était apparue comme un « personnage ». Pour une raison banale, mais spectaculaire : elle avait vécu de prostitution, vouant une sorte de culte charnel aux Noirs, elle écrivait et peignait. Je n'affirmerai pas que le voisinage de la prostitution et de l'écriture sont rares en littérature. Mais sur l'heure, on était ébahi. On annonça la parution d'un roman, qui pourtant ne sortit jamais de presse. Jusqu'à ces derniers mois. A Paris, chez Balland.

"Femina" 5 Février 1975

1

(Suisse)

Grisélidis Réal:

pourquoi
et
comment
la
prostitution



« Cette femme aux cheveux noirs est belle, vive, et des bijoux en forme de serpents lancent des éclats sous son châle. » *Ainsi son ami Bertil Galland décrit-il très justement Grisélidis Réal – auteur d'un livre bouleversant, morceau de vie rouge et noir, cri contre la mort et l'indifférence, qui vient de paraître chez l'éditeur parisien Balland sous le titre: « Le Noir est une Couleur ». La couverture du livre porte la mention « roman », alors que, précise Grisélidis avec sa gouaille habituelle, « tout y est vrai dans les moindres détails ». Et ajoute: « Ce que j'y raconte, c'est ma vie de prostituée pendant trois ans en Allemagne. Rien n'est truqué ni dissimulé. »*

Cette Genevoise, qu'indigne toute mesquinerie et que bouleverse un regard amical, se veut gitane de cœur et de sang. Lyrique et révoltée, Grisélidis Réal est en tout cas un authentique écrivain dont le témoignage n'a rien de commun avec les nombreux ouvrages plus ou moins commerciaux et aguicheurs qui traitent de la prostitution. Sa fraîcheur de cœur est en effet sortie intacte de l'enfer du vécu. Prouvant que l'innocence n'est pas affaire de circonstance.

– Mon enfance, s'est passée en partie en Egypte. De là datent mes plus anciens souvenirs. Mon père était directeur de l'Ecole suisse d'Alexandrie, et ma mère y travaillait comme professeur. L'extraordinaire était de vivre en plein cœur d'une ville admirable. Dans notre jardin, nous avions deux vrais mûriers avec des fruits rouges et un petit mimosa qui était mon confident. J'ai suivi mes parents en Grèce où mon père est mort alors que j'avais 8 ans et demi. Ma mère, mes deux sœurs et moi sommes rentrées en Suisse. Plus tard, j'ai posé comme modèle pendant au moins treize ans à Paris, Genève, Zurich... Je vivais au jour le jour,

sans trop me poser de questions. J'aimais lire, j'aimais le théâtre, la musique. J'aimais ma liberté. J'ai eu des aventures amoureuses. ^{quatre} enfants me sont nés. J'écrivais déjà un peu. Je notais mes impressions sur un petit cahier. Ça me désangoissait. Je peignais aussi. Mais la véritable idée d'écrire ne m'est venue que plus tard, en prison en Allemagne. Mon livre, j'ai d'ailleurs commencé à l'écrire en 1963, en sortant de prison. Je l'ai recommencé six fois...

- *Mais qu'est-ce qui vous a conduit à la prostitution?*
- La réponse la plus vraie serait que je ne sais pas. Mais à force d'y avoir pensé, je suis bien obligée d'admettre certains faits qui ont conditionné cette aventure. Mon ami Bill, un Noir américain que j'avais arraché à l'Hôpital Bel-Air, devait quitter le territoire suisse. Avec lui et mes deux enfants, je suis partie en Allemagne. Sans argent, sans papier, l'impossibilité de travailler, la fin de mon amour pour Bill – cela s'est fait tout seul, comme je le raconte dans le livre... Après Bill, j'ai voulu trouver un autre amour pour le remplacer. J'en ai trouvé plusieurs, l'un après l'autre. Au bout du compte, j'ai compris qu'il me fallait sortir de ce cycle. Il ne suffisait pas d'aimer quelqu'un, de vivre et de se prostituer. Je souhaitais vraiment m'arrêter. Mon ami Noir Rodwell et moi avions fait des projets de mariage. Pour nous constituer quelques économies, nous avons vendu des cigarettes de marijuana. Mais tout s'est écroulé quand nous avons été arrêtés. J'ai fait sept mois de prison. A ma sortie, on m'a ramenée en Suisse dans divers véhicules blindés. Je n'avais plus la force de marcher: en prison, on tournait en rond dans une cour, une demi-heure par jour, à condition qu'il ne pleuve pas. J'ai commencé par passer 15 jours au lit chez une amie. Mes enfants étaient restés dans un home en Allemagne et n'ont été rapatriés que plus tard. Moi-même, je ne pouvais les visiter étant interdite de séjour désormais... Je suis arrivée à Genève toute seule avec une





LES
MOMENTS
D'EUPHORIE
SONT
CLAIRES,
ET ON
LES PAYE
TRÈS
CHÈRS...

valise vide: extraordinaire comme sentiment de ne plus rien avoir à soi, pas même une paire de boucles d'oreilles! Mes vêtements sentaient la prison. Je logeais à gauche et à droite. J'ai déménagé douze fois en un an et demi... Je me suis remise à peindre, j'ai vendu quelques toiles, ce qui m'a permis de vivre quelque temps. Mais j'ai dû recommencer le «métier», pour nourrir les enfants. Avec les enfants à la maison, je devais me débrouiller dehors, en voiture, sur la rue... Après ce que je raconte dans le livre, j'ai encore été prostituée pendant 6 ans - avec d'autres révoltes, d'autres souffrances, d'autres joies. Il y a eu bien sûr, des interruptions, des voyages pendant ce laps de temps. Tous mes voyages à l'étranger sont d'ailleurs conditionnés par des amours fous. Des amours pour des hommes qui, généralement, ont souffert, qui sortent de prison ou de clinique. Ce n'est pas toujours simple. Je fais chaque fois un apprentissage de

la souffrance, en plein dans la pratique. Je plonge avec eux, je remonte et je replonge. Je partage tout jusqu'au jour où ça casse! Suit une période de dépression et le retour au métier...

● *Vous n'êtes jamais tombée sous la coupe d'un souteneur?*

- En Suisse, vous savez, la fille qui se sent seule ou qui est un peu masochiste, elle le trouvera sans difficultés son souteneur! Mais celle qui n'en veut pas, elle n'en aura pas. Ce n'est pas du tout comme en France où existe tout un système à qui personne n'a vraiment jamais osé toucher. En Suisse, les filles sont libres, pour autant qu'on puisse dire que la prostitution donne la liberté...

● *Etiez-vous liée d'amitié avec d'autres prostituées à cette époque?*

- J'ai appris à en connaître petit à petit. Ce sont généralement des messieurs qui me faisaient connaître d'autres courtisanes, celles qu'ils allaient visiter eux-mêmes et dont ils me parlaient. Il y a une entraide, c'est vrai, chez nous. Par exemple, on se partage le travail; mais il ne faut pas que ça devienne du proxénétisme, sinon ça peut mal tourner. J'ai travaillé quelque temps chez une dame qui a été condamnée pour ça. Du coup, nous nous sommes toutes retrouvées à la rue. Il y avait parmi nous pas mal de femmes mariées qui travaillaient là en douce... Aujourd'hui encore, beaucoup de mes meilleures amies sont des femmes de nuit. Ce sont des amitiés durables quand on a souffert la même chose. Une identité se crée. Je dirais que c'est une confrérie aussi forte que la franc-maçonnerie! On se comprend à demi-mot. Il n'est pas question pour autant d'un syndicat, comme dans certains pays! Ici, la prostitution reste un tabou très puissant. Elle existe, mais on n'en parle pas. Les femmes n'osent pas non plus se grouper et s'affirmer, car elles n'ont le désir que de se faire oublier. Il faudrait d'abord détruire les préjugés moraux.

● *Vos amies prostituées ont lu votre livre?*

- La plupart, oui. Elles sont venues chez moi se le faire dédicacer. C'était très émouvant pour moi. Elles l'aiment, car elles savent que ce n'est pas du bidon. Et elles se reconnaissent à travers moi.

● *Avec ce livre, vous cassez le folklore qui entoure la prostitution...*

- Je trouve scandaleux que dans certains bouquins, on décrive la chose comme une partie de plaisir perpétuelle. Les femmes toujours pomponnées, souriantes, jamais malades. Les messieurs toujours d'une galanterie fantastique, riches, généreux,

● *Est-ce que certains de vos clients s'intéressent à votre vie, vous posent des questions?*

- Ils ne s'y intéressent que sur un plan anecdotique - pour compléter leur imagerie personnelle!... Une fois, un instituteur français est venu me trouver. Après, il m'a dit en partant: «Nous sommes tous des salauds!» C'était dit avec beaucoup de simplicité et de sincérité, et cela m'a touchée. Il y a aussi des hommes tellement hypocrites ou tellement frustrés qu'ils essayent de nous avoir aux sentiments. Si ça ne marche pas, ils vous insultent, vous crachent dessus. Et puis, il y a ceux qui se jouent à eux-mêmes la comédie de l'amour - c'est le pire de tout. Ils ont peut-être eu des coups durs, des déceptions. Ne voulant plus risquer un échec, ils vont trouver une professionnelle, et ils en tombent amoureux. Ça m'est arrivé personnellement deux ou trois fois, et ça n'a jamais marché. Comment voulez-vous qu'un homme tombe amoureux d'une femme qui fait l'amour avec d'autres, sept ou huit fois par nuit? Ce serait du martyr ou du masochisme. J'en ai connu qui venaient soi-disant pour nous aider, qui voulaient jouer à Pestalozzi, en se disant: «Voilà une pauvre femme qui est tombée. Je vais lui offrir mon amour.» En réalité, dans ces cas-là, ce sont eux qui ont besoin d'amour, pas nous!

● *Avez-vous parfois été en butte à l'hostilité de certains «citoyens vertueux»?*

- J'ai toujours essayé de ne pas encourir ce genre de manifestation, en me dissimulant le plus possible. Quand cela arrive, on baisse la tête et on s'éloigne. De toute façon, nous n'aurons jamais le dernier mot. Une prostituée ne peut pas faire entendre son bon droit. Dans les tribunaux, le témoignage d'une prostituée est mis en doute a priori. On ne leur accorde pas la pleine possession de leurs facultés mentales. Quand on a bu un coup, on pourrait avoir tendance à se laisser aller à insulter le monde. Mais ça ne sert à rien, sinon à

s'enfoncer davantage. Les gens sont alors trop contents de se dire: «C'est bien ce qu'on pensait, ce sont des femmes vulgaires et sans éducation. Elles ne dominent pas leurs nerfs!...»

● *Vos voisins savent que vous avez été prostituée?*

- Non, ils ne me connaissent pas. Ou alors, ils m'ont peut-être vue dans une émission de la TV sur les femmes de nuit à laquelle j'ai participé. Le lendemain de sa diffusion, je me trouvais dans un bistrot de Carouge avec une amie qui figurait elle aussi dans cette émission. Des gens sont venus nous dire qu'ils avaient été émus par nos témoignages et que cela avait changé leur façon de penser. Dans la rue, il m'arrive parfois que des messieurs me saluent discrètement ou m'adressent un petit sourire en passant...

● *Vous respectez ce qu'on pourrait appeler le secret professionnel?*

- J'estime que ce secret professionnel est tacite entre la prostituée et son client. On n'échange pas son identité avant de se mettre au lit! Une femme qui aura vu un homme en caleçon dans son studio, je vois mal qu'elle l'apostrophe le lendemain dans la rue ou dans une assemblée publique!... Et puis, je vous dirais sincèrement qu'à partir d'un certain stade, il y a tellement de répétition quotidienne qu'un brouillard finit par se former dans la tête. Les détails s'estompent, un client ressemble à un autre client.

● *Vous est-il arrivé de dresser une sorte de bilan de ces années de prostitution?*

- Vous savez, j'ai été prostituée pendant huit ans en tout, avec des périodes d'accalmie entre deux. J'ai cessé depuis novembre 1969. Les fameux cinq ans sont atteints, les cinq ans après lesquels on peut de nouveau obtenir le certificat de bonne vie et mœurs... Je regrette d'avoir été si souvent malade et fatiguée à cette époque et de n'avoir pas pu approfondir certaines choses. En fait, je fermais les yeux sur moi-même, je fuyais. Une sorte d'usure se fait, moralement et physiquement. Beaucoup de femmes de nuit sont malades. Il n'y a qu'à aller faire un tour chez les gynécologues, dermatologues et urologues pour s'en persuader! Aujourd'hui, je me dis qu'il est miraculeux que je m'en sois sortie, et injuste pour toutes celles qui y sont encore. J'avais un but: je voulais une certaine liberté et le temps d'écrire. Pouvoir écrire est un cadeau qu'on peut aussi transformer en arme de libération.

**JE FERMAIS
LES YEUX
SUR
MOI-MÊME,
JE FUYAIS.**

*Propos recueillis par
Michel Boujut*



**GRISELIDIS
REAL**
Genevoise de naissance
mais gitane de cœur
dédicacera
son ouvrage

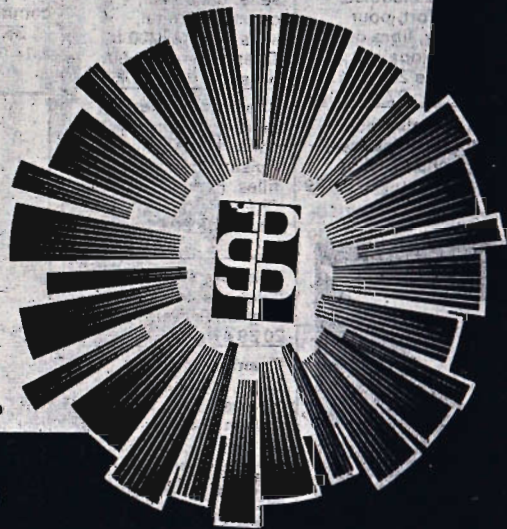
LE NOIR EST UNE COULEUR

le vendredi
31 janvier

de 10 h. à 18 h. 30

A NOTRE LIBRAIRIE

5938 Te



drugstore
"rive droite"

Madame Actualité

SIMONE GUYE

GRISÉLIDIS RÉAL

Genevoise de naissance mais gifane de cœur, Grisélidis Réal est l'auteur d'un livre bouleversant, morceau de vie rouge et noir, cri contre la mort et l'indifférence, qui vient de paraître chez l'éditeur parisien Balland sous le titre : « Le noir est une couleur ». Bien que la couverture du livre porte la mention « roman », Grisélidis Réal tient pourtant à préciser que « tout y est vrai dans les moindres détails ». Et ajoute : « Ce que j'y raconte, c'est ma vie de prostituée pendant trois ans en Allemagne. » Son témoignage n'a pourtant rien de commun avec le folklore qui entoure généralement la prostitution. C'est l'œuvre d'un authentique écrivain, sorti intact de l'enfer du vécu.



« Moi, une prostituée »

— Je trouve scandaleux, dit Grisélidis, que dans certains bouquins, on décrive la prostitution comme une partie de plaisir perpétuelle. Les femmes toujours pomponnées, souriantes, jamais malades. Les messieurs toujours galants, riches, généreux, ardents. C'est tout le contraire. Les moments d'euphorie sont rares et on les paye très chers... Les prostituées vivent les choses au jour le jour. Même quand elles sont fatiguées, amères, elles donnent ce qu'on leur demande, nuit après nuit.

venir trouver une amie, dans sa robe de bure, pieds nus dans ses sandales. En ne se cachant pas, il avait su garder sa dignité. Il y a aussi, bien sûr, des hommes qui ont été humiliés dans leur enfance, ou qui n'ont jamais

pu s'affirmer vraiment, et qui viennent nous trouver pour se venger en quelque sorte. Ils ont besoin de nous traiter plus bas que terre pour se sentir mieux. Nous ne sommes pas dupes, mais c'est quand même douloureux et pénible. D'autres encore viennent pour être humiliés eux-mêmes. C'est épouvantable de se dire qu'on a contribué au bien-être d'un homme en le traitant comme un chien. C'est pourtant ce qu'il nous demande et nous paye pour ça. A nous de lui faire son théâtre !

leur travail... Il y a de tout dans ces rencontres, pas seulement le rapport sexuel. Et je ne dis rien de ceux qui font semblant de s'intéresser à notre vie, dans le seul but de compléter leur imagerie personnelle !

— Vous est-il arrivé de dresser une sorte de bilan de ces années de prostitution ?

— Vous savez, j'ai été prostituée pendant huit ans, jusqu'en novembre 1969. Les fameux cinq ans sont atteints, les cinq ans après lesquels on peut de nouveau obtenir le certificat de bonne vie et mœurs... Je crois que pendant toutes ces années, je fuyais. Je fermais les yeux sur moi-même. Et puis à partir d'un certain stade, il y a tellement de répétition quotidienne m'empêchant de réfléchir.

(Photo Daniel Vitte).

M. B.

Un avis discordant

« Grisélidis » — hum, ça ne fait pas très authentique. Pourquoi pas Myositianna ou Nordeleyge, pendant qu'on y est ? En revanche, « Réal » est un nom bien de chez nous. Nous avons un ambassadeur Réal, qui représente notre pays avec panache, et le colonel Réal fut fort connu.

Cette dame Grisélidis fut-elle une infortunée victime de la tourmente, poursuivie par un sort cruel ? Non, mes amis, c'est une honorable compatriote ayant quitté la Suisse dans les années 60 (peu de chômage, en ce bon vieux temps) et dont en fait — elle l'admet — les autorités allemandes ne voulaient à aucun prix sur leur territoire.

Pas étonnant si l'on songe que, non contente de se livrer à des activités que la morale réprouve, elle contaminait joyeusement les populations, trafiquait la drogue et j'en passe... Détail : elle n'appréciait pas non plus les indigènes, fixée qu'elle était sur les « gros tigres noirs à la peau de velours » (sic) et leurs « grands sexes veloutés pareils à des lys noirs tressaillants ».

Le style ? Oh, l'auteur s'est manifestement appliquée au réalisme et ne lésine ni sur le sordide, ni sur l'ordurier, encore que certains termes soient pudiquement donnés en allemand. Les nuances du porno...

Mais comment, questionnez-vous, peut se débrouiller une pauvre femme seule pour faire paraître un tel livre ? Eh bien, c'est tout simple, semble-t-il. Il suffit de s'adresser à la Fondation Pro Helvetia, qui aime à encourager les auteurs méritants et leur permettre de mener leur œuvre à terme.

Eve MUZOT

Le point de vue de Pro Helvetia

Mis en cause par notre collaboratrice Eve Muzot, dont la déception est partagée par plusieurs autres lectrices, Pro Helvetia explique son choix :

« Notre fondation qui, parmi d'autres tâches, est chargée par la Confédération d'encourager la création artistique, octroie chaque année à un certain nombre d'écrivains des différentes régions linguistiques de la Suisse, des bourses, actuellement d'un montant de Fr. 12 000.—, pour leur permettre d'écrire en toute liberté une œuvre qui leur tienne à cœur. C'est dire que notre fon-

dation n'intervient nullement dans le choix de l'œuvre que désire l'écrivain. (...)

» Sur la base de différents témoignages (suivent les noms de plusieurs écrivains romands bien connus), Pro Helvetia n'a pas hésité à octroyer une bourse à Mme Réal, étant bien entendu que cette aide ne pouvait s'assortir d'une pression quelconque quant à l'œuvre à écrire. »

L. Boissonnas
directeur de Pro Helvetia

"Elle" 7 Juin 1976. Elle =
s. ELLE et les autres. E

PROSTITUTION

**GRISÉLIDIS :
DES ANNEES
D'EXPERIENCES**



Grisélidis Réal :
une reconversion.

Ce qui frappe d'abord c'est son témoignage. Il est par sa sincérité et sa vivacité, l'un des plus remarquables de « Prostitution » le dernier film-enquête que Jean-François Davy vient de réaliser avec l'aide de prostituées qui ont accepté de raconter leur vie. Ce témoignage qui clôt le film est celui de Grisélidis Réal. Il donne envie d'en savoir plus sur elle. Prostituée, elle ne l'est plus. Elle l'a été, pendant dix ans, à Munich et à Genève. Elle essaie de s'arrêter une première fois en 1967. Recommence. Et renonce définitivement deux ans plus tard, après s'être décidée à écrire un livre « Le noir est une couleur » (Balland), qui raconte en partie sa vie. Elle a du sang tzigane dans les veines et son père, linguiste, était directeur de l'Ecole suisse d'Alexandrie. De fugues en fugues elle allait se retrouver en Allemagne, sur le trottoir. « Pour une histoire d'amour, explique-t-elle, et comme j'avais quatre enfants à élever... » Aujourd'hui, Aurélien, 17 ans, est flûtiste, Boris et Igor (19 et 24 ans) font le tour du monde et Léonore (21 ans) est étudiante aux Beaux-Arts de Genève. Elle, Grisélidis, écrit un deuxième livre et peint des tableaux fantastiques. Rangée définitivement ? Sans doute. Ce qui ne l'empêche pas de s'occuper des mouvements de prostituées et de parler de leur métier avec une lucidité impitoyable. Elle a sur la prostitution ce mot à l'acide : « On va aux putains comme on va à la mort. » Et de corriger avec un sourire « mais en vieillissant on devient indulgente, même si on a connu la pire ». ● R.B.

ROMAN

c'est Dominique Saint-Alban, 54 ans, ex-élève de Sciences-Po et père comblé de « Noëlle aux quatre vents ». « Noëlle aux quatre vents » fut d'abord un immense succès sur France-Inter, de 1965 à 1969, puis à la télévision, en 1970 et en 1971, triomphe confirmé par la vente à plus d'un million d'exemplaires de la série romanesque (chez Robert Laffont et J'ai lu). Frégoli de l'identité, Dominique Saint-Alban, c'est aussi — et c'est son nom réel — Jacques Tournier, le traducteur délicat de l'œuvre de Carson McCullers et l'homme qui s'attaquerait volontiers à une biographie de Mme Hanska... Comment peut-on mélanger sereinement les genres ? Jacques Tournier avoue qu'il n'a pas envoyé ses « Etangs de Hollande » à certains critiques qui n'admettent pas que les auteurs de feuilletons se mêlent de littérature...

La télévision en tout cas, n'a pas renoncé à son Doctor Jekyll-Mr. Hyde aux doigts d'or : en septembre prochain débiteront les 55 épisodes de « Anne jour après jour ». ● F. D.

THEATRE

**NAVARRE, DROLE
ET DESEPERE**

« C'est une pièce terriblement optimiste et terriblement pessimiste à la fois » dit Yves Navarre, 35 ans, auteur d'« Une histoire d'amour », en ce moment au Théâtre du Marais qui vient de rouvrir, sous la direction de Jacques



Yves Navarre : il rouvre le Marais.

Ce que dit Griselidis



E LLE porte un très vieux prénom français : Griselidis. 46 ans, 4 enfants âgés de 17 à 24 ans, célibataire. Signe particulier, comme l'on dit à la police : elle a exercé le plus vieux métier du monde. Elle s'explique dans « Prostitution », un film en forme de dossier que Jean-François Davy a réalisé à partir de scènes reconstituées et de témoignages de jeunes femmes qui s'appellent Eva, Micheline, Brigitte, Jackie ou Nana. Griselidis, après avoir été « en maison » en Allemagne, puis en Suisse, a abandonné le métier. Elle a écrit un roman (« Le noir est une couleur ») et explique que la fermeture de certains hôtels parisiens est dramatique. Elle dit aussi que la prostitution a été pour elle une expérience humaine souvent passionnante : « Certaines bourgeoises qui nous méprisent se croient heureuses, mais sont un peu fâlotés... »

lettre que j'avais envoyée au Rédacteur.

Cinéma

« Prostitution » un film-dossier porno

Monsieur le rédacteur,

En tant que prostituée, écrivain, militante du Collectif des prostituées, je proteste avec indignation contre la version falsifiée et transformée du film « Prostitution » de Jean-François Davy qu'il a réalisée sans notre consentement pour la vendre à la Suisse.

Le film « Prostitution » dans sa version originale sociologique, sorti en 1976 au Festival de Cannes, lancé à la Mutualité à Paris le 16 juin 1976 avec la participation du Collectif des prostituées, a passé à Paris l'été dernier et continue à passer en France dans des villes de province.

Dans sa version originale, la seule authentique, des prostituées parlaient en toute liberté de leur vie, de leurs problèmes, de leurs rapports avec la société qui les condamne (tout en les exploitant). Des moments filmés aux Assises nationales de la prostitution à la Mutualité du 18 novembre 1975 à Paris, reconstituaient l'atmosphère orageuse, dramatique, des débats et des revendications qui ont explosé ce soir-là pendant des heures, dans un océan humain déchainé de 5000 personnes.

Or dans la version falsifiée à des fins commerciales, qui passe actuellement à Fribourg après avoir circulé en Suisse, au Valais, à Genève, Lausanne, Yverdon, Zurich, nos interviews et les passages filmés à la Mutualité ont été raccourcis, mutilés, aliénés jusqu'à en devenir incompréhensibles, perdant tout leur sens de témoignages. A la place de tout ce qui a été enlevé, on voit des scènes ajoutées au gré de la fantaisie de Jean-François Davy, qui n'ont rien à voir avec nos interviews, et qui représentent des scènes de « passe » en hôtel ou dans des bars, scènes fictives, de mauvais goût, pornographiques, sans profondeur et sans vérité humaine, jouées par des acteurs « spéciaux » payés pour ça.

Contrairement aux déclarations sociologiques, politiques et humanitaires de Jean-François Davy en 1976.

Après nous avoir utilisées sans contrat, presque sans nous payer, pour la version « Film-Vérité » de « Prostitution » première version, il nous a totalement trahies dans sa deuxième version pornographique...

Ayant pris à Genève un avocat, je demande qu'on retire immédiatement de cette deuxième version « Hard » ma séquence finale (qui a été amputée de plus de la moitié), et qu'on enlève l'affiche, qui représente mes yeux et une partie de mon visage encadrés d'un billet de banque (affiche qui ne m'a d'ailleurs jamais été payée).

Il est temps de comprendre que la dignité et la valeur humaine des prostituées en lutte ne sauraient être utilisées, sous d'habiles prétextes « sociologiques », dans des saloperies pornographiques sans envergure.

Grisélidis Réal

LA LIBERTÉ

Quotidien fribourgeois du matin

Editeur et Imprimeur:

Imprimerie et Librairies St-Paul SA
1700 Fribourg

Administration:
Bureau des abonnements «LA LIBERTÉ»
1700 Fribourg, avenue de Pérolles 40
(037) 81 11 21 Chèques postaux 17 - 54

Tarif des abonnements:

	6 mois	12 mois
Suisse	55.--	105.--
Etranger	112.--	200.--

Rédaction:

Rédacteur en chef: François Gross

Rédacteurs:

Pierre Barras, Charles Bays,
Georges Blanc, Claude Chuard,
Marcel Gobet, Claude Jenny,
Pierre Kolb, Gérard Périsset,
Bernard Weissbrodt,

Bureau de Fribourg: Jean Planchère,
Jean-Louis Bourqui (photo-reporter)

Téléphone 037 22 26 22 Telex 36 176

ALPHA 15 h et 20.30 - Dès 14 ans
Parlé franç., deutsche Titel
La galeté triomphe à l'ALPHA avec
LOUIS DE FUNES

L'homme orchestre
UN SPECTACLE ETOURDISSANT !

CAPITOLE — 20 h 30 —
Dimanche matinée 14 h 30
TERENCE HILL

Trinita voit rouge

LA PAROLE EST AU COLT...
IL DOIT TUER POUR VIVRE

CORSO 15 h et 20.30. Enfants admis
Parlé français - Couleurs
Aux limites de l'impossible...

Un fantastique spectacle de famille !
L'île sur le toit du monde
UNE PRODUCTION DE WALT DISNEY

EDEN 20 h 30. Di aussi 15 heures
Parlé franç., deutsche Titel
Le face à face sensationnel de 2 durs de
l'écran et de 2 grands acteurs
ALAIN DELON — CHARLES BRONSON

ADIEU L'AMI

REX 20.30. Di matinée 15 heures
● SOYEZ A L'HEURE ●
● FESTIVAL SERGIO LEONE ●

**IL ETAIT UNE FOIS...
DANS L'OUEST**

H. Fonda — Ch. Bronson — Cl. Cardinale

NOCTURNES 23 h 15 VENDREDI/SAMEDI
LE DERNIER TANGO

A PARIS

Marlon Brando — M. Schneider — 20 ans

STUDIO 15 h et 21 h — 18 ans
Parlé français

Un dossier complet, réaliste,
souvent choquant, sur la

PROSTITUTION

— 3e SEMAINE —

Cinéma

Age, décision de la police administrative, section cinéma. Entre parenthèses: appréciation de l'Office catholique français du cinéma.

FRIBOURG

Capitole. — Trinita voit rouge: non coté.
Corso. — L'île sur le toit du monde: 14 ans.

Eden. — Adieu l'ami: 16 ans.

Alpha. — L'homme orchestre: 14 ans.

Rex. — Il était une fois dans l'Ouest: 16 ans. — Le dernier tango à Paris: 20 ans (contestable).

Studio. — Prostitution: 18 ans.

«prostitution», film témoignage truffé de séquences «hard» par son réalisateur JF Davy

ET POURQUOI PAS LE CUL DU CINEASTE ?

Le 29 mai, l'actrice Claudine Beccarie entreprend une grève de la faim devant le cinéma Le Latin. Le film *Carine*, qu'elle avait tourné en 1975, avait été agrémenté de quelques plans imprévus au montage. Interrompant sa grève de la faim le 21 juin pour des raisons de santé, elle s'est depuis plainte au secrétariat des Affaires culturelles. Voici que le même procédé a été appliqué à un autre film, *Prostitution*, par son réalisateur J.F. Davy.

Spécialiste des films « hard » à la française, aux prétentions progressistes, Davy avait déjà réalisé *Exhibition*, « film vérité-témoignage sur le porno ». *Prostitution* réalisé après la révolte des prostituées de 1975, devait être une « arme de combat pour les prostituées ». Le film avait été tourné avec la collaboration des militantes du collectif des prostituées, dont Griselidis Réal, et présenté lors du deuxième meeting à la Mutualité. Voici que ce film est diffusé, « enrichi » de scènes qui ôtent tout son sens au film et lèsent gravement les prostituées qui ont apporté leur témoignage.

Traiter J.F. Davy de « maquereau » serait faire injure à une corporation déjà si décriée. Evoquons plus justement ces marchands ambulants de Pigalle qui vendent des lingerie « coquines », des chronomètres en or et des photos obscènes. La lingerie ne résiste pas au premier lavage, les chronomètres en aluminium se détraquent définitivement au bout de 24 heures et les photos ne sont que des reproductions de nus. Il suffit de le savoir et de le dire pour que le marchand ne puisse plus faire de victimes. Tout au plus peut-il enfiler lui-même ses combinaisons afriolantes pour faire ce que suggère Griselidis Réal, prostituée-écrivain (*Le Noir est une couleur*). Ed. Belfond. *Balouard*.

G.R.

« En mon nom de prostituée ancienne et nouvelle, définitivement ré-insérée au trottoir par pauvreté et vocation, amour et révolte, je

des salles plus ou moins spécialisées.

Comme on est loin des belles déclarations humanitaires de J.F. Davy. A

Dans cette nouvelle version, revue et transformée, nos séquences, nos interviews et les passages filmés lors des Assises nationales de la Prostitution à la Mutualité, le 18 novembre 1975 à Paris, ont été réduits et mutilés jusqu'à en devenir incompréhensibles, mélangés à un maximum de scènes pornographiques de mauvais goût, totalement artificielles, qui, sous prétexte de reconstituer de fausses scènes de « passe », par des acteurs spéciaux payés pour ça, servent en réalité à appâter les voyeurs et à rapporter de l'argent à J.F. Davy.

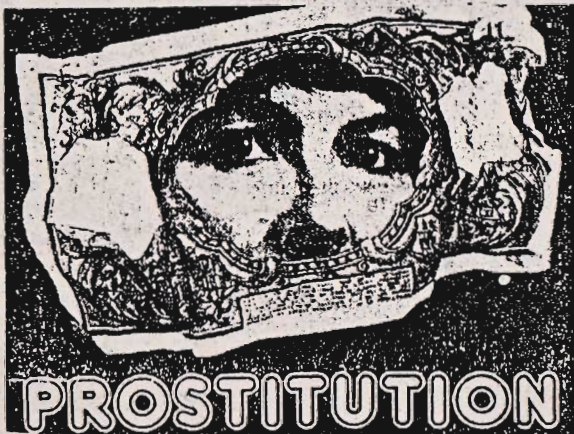
Les salles ici sont presque vides et cette nouvelle version du film est tellement faible et confuse qu'aucun journal n'en a parlé — tant mieux d'ailleurs.

Cette aliénation de notre film faite sans notre accord, et bien entendu, comme d'habitude, sans nous payer — puisque nous n'avons pas de contrat — en ce qui me concerne, si on m'offrait de l'argent, je refuserais de figurer, même payée, dans cette horreur — passe actuellement en Suisse française et allemande, dans

Aujourd'hui, pour se faire du fric, J.F. Davy parle de cul. En fait de solidarité, il nous a utilisées pour son film et nos témoignages qu'il met maintenant à toutes les sauces, qu'il raccourcit, trafique, et trahit selon les besoins de SA cause (l'argent), avaient été de toute façon très peu payés à l'époque où ils servaient notre cause...

Quant aux affiches qui représentent une partie de mon visage avec mes yeux encadrés d'un billet de banque, elles continuent d'accompagner la nouvelle version pornographique. Je demande également à ce qu'on les supprime. Qu'on les remplace donc par des fesses en gros plan d'une séquence « hard », ça n'en sera que plus suggestif, et plus approprié à ce nouveau chef-d'œuvre... et pourquoi pas le cul du cinéaste ? Chacun son tour de se faire baiser à l'œil. Et puis, ça serait enfin l'occasion pour lui, de nous prouver sa fameuse solidarité...»

Griselidis REAL
courtisane à Genève,
membre de la Société
genevoise des écrivains



DOSSIER/LES FEMMES ET L'ARGENT

Par Jocelyne Clerc

L'ARGENT DU SEXE: GRISÉLIDIS RÉAL



«Dites bien que je suis peintre, écrivain et prostituée; la plus célèbre péripatéticienne genevoise n'a pas honte de son travail», comme elle dit, bien au contraire. Depuis des années, elle se bat à visage découvert pour qu'il y ait un peu plus de justice à l'égard des copines sur les trottoirs d'ici et d'ailleurs. Auteur d'un ouvrage autobiographique «Le Noir est une Couleur» (Ed. Baland, en réédition prochaine aux Ed. d'En Bas), elle est aussi co-fondatrice d'Aspasie, centre de recherche, de défense et d'échange sur la prostitution. A l'approche de la soixantaine, ce personnage sympathique, généreux et d'une rare franchise, a la densité de ceux qui ont tout vu, tout connu, tout vécu. Au cœur d'un tandem dont on dit qu'il mène le monde: le sexe et l'argent.

«L'argent peut changer le cours d'une vie, vous savez. Moi, j'avais suivi une forma-

tion à l'École des arts décoratifs de Zurich: difficile d'en vivre, à l'époque. De plus, j'étais divorcée, avec quatre gosses, dont trois à ma charge parce que les pères étaient des artistes fauchés. A force de crever de faim, je me suis lancée dans la prostitution, à 32 ans. Ce métier, c'est à la fois l'insécurité totale, et la certitude de toujours pouvoir retomber sur vos pattes. Ailleurs, vous dépendez d'un patron qui peut vous mettre à la porte, tandis que là, je suis payée pour ma valeur humaine, on me remercie. Il faut beaucoup de diplomatie, de patience et de technique dans la prostitution. Il faut désamorcer la violence, et puis les clients en veulent pour leur argent. Vous ne pouvez pas les laisser repartir frustrés, ils le sont déjà en arrivant. Il y a aussi des réalités qui rendent modeste: à mesure que vous vieillissez, vous voyez les tarifs baisser.

Par ailleurs, les «valeurs» d'un certain monde marginal ne sont pas les mêmes que chez les gens normaux. J'ai des collègues qui sont fières

d'entretenir un homme, de lui offrir le plus beau costume ou la plus belle voiture. Certains gigolos font monter les enchères, ils disent: «La fille d'en face m'offre deux fois plus». Alors elles sont en compétition, elles veulent gagner toujours plus, pour être la préférée. Si elles ne paient plus, il n'y a plus d'homme. Moi, depuis que mes enfants sont grands, je prête dépenser mon argent pour la «révolution», la défense de la cause des prostituées. Quand on organise des congrès, on paie tout, voyage en avion, location de la salle, micros, photocopieuse, dépannage des copines, etc. J'ai peu de besoins, je vis simplement, sans résidence de luxe ni grosse bagnole. Je garde le même corsage pendant des années, je le raccommode, je porte des bijoux de pacotille: le luxe me dégoûte, à cause de la misère du monde. Je ne pourrais pas non plus placer mon argent à la banque, allez savoir si elle ne va pas l'investir dans ces industries qui assèssinent la planète? Si j'avais des éco-

nomies, j'opérerais plutôt pour le système bas de laine, mais caché ailleurs qu'ici. En Suisse, la police va dans les banques, tout ça marche ensemble avec les impôts. L'intelligence, dans mon métier, c'est de ne pas faire de dettes. Sinon, il suffit que vous soyez malade ou qu'il y ait moins de clients, et vous ne vous en sortez plus. Sans compter que si vous ne payez pas votre loyer, on vous fichera dehors et vous aurez beaucoup de peine à retrouver un voisinage qui vous accepte.

Quand je rêve, je me vois prendre ma retraite dans une petite baraque au soleil, où j'inviterais les copines fatiguées ou en mauvais état. A mes enfants, je léguerais l'image de quelqu'un qui s'est battu pour une cause humanitaire, aux côtés des discriminés. La prostitution est mal vue, mais elle est utile, vous savez: songez à ces hommes dont les femmes ne veulent pas, au nombre d'obsédés sexuels qui courraient les rues, si nous n'étions pas là.

Jocelyne Clerc

«Je suis une pute populaire», dit Grisélidis, la tête haute. Rencontre avec celle qui, prostituée ou écrivain, travaille d'abord avec son cœur.

Grisélidis Réal

«Ecrire... c'est ma soupape»

PAR JEAN-BLAISE BESENÇON
ET CLAUDE GLUNTZ (PHOTOS)

LA CUISINE EST exigüe mais on s'y sent immédiatement à l'aise. Contre le mur, un grand collage raconte Grisélidis Réal, l'une des plus célèbres péripatéticiennes du monde.

Dans le désordre et la poussière, il y a le souvenir d'une enfance égyptienne, la photographie de ses quatre grands enfants, celle d'un bel amoureux berbère «qui a failli m'assassiner plusieurs fois», les coupures de presse relatant son combat «pour que l'on cesse de considérer les prostituées comme des créatures du diable». Et puis entre une reproduction de Braque et un livre rare de Hen-

ry Miller, deux portraits du journaliste Jean-Luc Hennig. Un «ami et un amour platonique» avec qui, durant plus de dix ans, elle a partagé un immense amour de la vie et des souffrances qui, certains soirs, la rapprochent dangereusement de la mort.

Et c'est sur le coin de sa minuscule table de cuisine qu'elle lui a écrit «la plupart du temps en mangeant parce que c'est le seul moment tranquille, et en buvant souvent du vin rouge», les centaines de lettres réunies dans *La passe imaginaire*(*). Un livre fort et fort bouleversant. Trois cent quatre-vingts pages qui sentent le soufre et la sueur des hommes, qui ont l'odeur alléchante de la vie, et les relents écoeurants des amours à cent francs.





Dans sa petite cuisine, poussiéreuse mais chaleureuse, Griselidis Real a écrit des centaines de lettres aujourd'hui publiées.

«Si les lettres sont fortes, c'est parce qu'elles sont vraies», lance Grisélidis en plongeant sur vous ce regard profond et sombre, superbe héritage d'un arrière-arrière-grand-père tzigane de passage du côté d'Yverdon...

«Moi, je suis née à Lausanne, en 1929. Lorsque j'ai eu 6 ans, nous sommes partis en Egypte où mon père fut directeur de l'Ecole suisse d'Alexandrie. Il parlait dix-huit langues! Moi je n'en sais que trois, mais une de mes deux sœurs en connaît cinq. C'est vrai que leur desrin est bien différent du mien. Elles ont chacune un mari et puis deux enfants du même mari! Pendant quelques années, nous ne nous sommes plus parlé... Vous savez, c'est toujours délicat d'avoir un mouton noir dans une famille, à plus forte raison quand, comme moi, il ouvre sa gueule, qu'il raconte des choses sur l'enfance.

» C'est important l'enfance, elle vous nourrit ou elle vous blesse. Prenez n'importe quel criminel, toxicomane ou prostitué, remontez jusqu'à l'enfance et vous verrez que quelque chose n'a pas joué. La déviance, c'est aussi une forme de révolte, une remise en cause d'un système qui ne vous a pas convenu, qui vous a étouffé ou rejeté.

» Mon premier échec a été terrible, je n'ai pas eu mon certificat à cause d'un zéro en mathématique alors que j'avais fait du latin et du grec à l'Ecole supérieure de jeunes filles à Lausanne. Ensuite ma mère m'a inscrit à l'Ecole des arts et métiers de Zurich. Malheureusement, mon diplôme n'a servi à rien parce que je me suis mariée à 20 ans. J'ai eu mon premier fils trois ans plus tard...

» Mon mariage, hélas! n'a pas marché, alors que nous aurions pu réussir un couple, parce que j'étais très amoureuse; mais on se bagarrait tout le temps. Surtout à cause de notre sexualité qui était à zéro... On ne m'avait rien appris du tout. En fait, j'étais complètement frigide.»

A 32 ans, après la naissance d'un deuxième fils et un divorce, Grisélidis s'enfuit en Allemagne pour suivre «un étudiant noir et schizophrène». «J'ai pris des risques, mais j'ai plus appris là-bas en une année qu'en trente ans en Suisse. C'est ce que je reproche à ce pays. Nous vivons très confortablement comme des poussins dans une couveuse, mais dès que nous sortons, c'est la panique! La Suisse veut donner une image tellement parfaite d'elle-même... Moi je lui trouve quand même quelques défauts, une tristesse générale, comme si tout le monde avait peur d'exister, de faire du bruit, d'être différent.

«L'enfance, elle vous nourrit ou elle vous blesse»



Devant la porte de son trois-pièces qui abrite aussi le Centre international de documentation sur la prostitution.



Promenade avec Gypsy King dans le fameux quartier des Pâquis à Genève qu'elle arpente depuis plus de quinze ans.

Les gens rêvent d'une Suisse comme une carte postale, alors on cache la misère, les souffrances, ce qui est évidemment pire...»

Grisélidis montre une photo de l'époque. Superbe femme aux formes sensuelles qui travaille alors comme modèle aux Beaux-Arts. Mais bientôt, des problèmes de santé lui interdisent les longues séances de pose. «J'ai résisté le plus longtemps possible, mais j'ai bien dû commencer la prostitution. De retour à Genève, j'ai été clandestine pendant six ans, je rasais les murs pour échapper aux flics et aux collègues, qui sont encore pires. Je sortais quand mes enfants étaient couchés, je bravais les lois, la morale, c'était une sorte d'enfer, mais au moins c'était vivant! Aujourd'hui je suis prostituée officielle, la police a des photos de mes pieds,

de mes mains, même de mes bijoux, je suis tranquille, mais ça a peut-être moins de charme.»

Harcèlement de la police, mépris de la société, interdiction faite à une prostituée de vivre avec une personne majeure, interdiction aux hommes de se prostituer, contre ces réalités «scandalieuses», Grisélidis Réal conduit depuis 1975 ce qu'elle appelle simplement «la révolution». Un combat de longue haleine auquel elle sacrifie beaucoup et dont les premiers résultats l'ont rendue mondialement célèbre. Ce sont ses interventions au Conseil de l'Europe, son Centre de documentation international sur la prostitution dont les milliers de dossiers encombrant son petit appartement des Pâquis, son engagement au sein d'Aspasie (organisation genevoise

d'aide aux péripatéticiennes), ses dizaines d'interviews. Si Grisélidis dérange toujours et avance dans son combat, c'est d'abord parce qu'elle parle et que son témoignage bouscule les idées qui collent à sa mystérieuse profession. «Tout le monde voit la prostitution comme étant sordide, avec une malheureuse pute habillée de façon vulgaire, battue par son mac et des clients dégénérés. Ce n'est pas du tout ça, même si c'est vrai qu'il y a des côtés très durs. C'est un travail qui exige du cœur, de la réflexion, des connaissances humaines. Si on fait ce métier uniquement pour de l'argent, c'est l'horreur, comme ces pauvres droguées qui font ça pour s'acheter de la drogue et qui détestent leurs clients. Il faut être un peu gentille, sinon ce n'est pas la peine de faire ce métier. Moi je reçois des hommes charmants, et très fidèles... Je tiens à les garder,

j'ai besoin d'eux pour vivre, eux ont besoin de moi pour leur santé. C'est un échange humain positif, personne n'y perd.

» Des hommes viennent ici avant ou après une opération de la prostate, avec des petits ennuis mécaniques. Alors on en parle, j'essaie de les mettre en confiance, on découvre tous les mystères de la sexualité humaine. Il y a des hommes trop vieux ou qui ont trop souffert pour se remarier, mais ils ont quand même des envies... C'est absurde de dire qu'il faut être amoureux pour avoir le droit de faire l'amour.»

De l'amour, du vrai, Grisélidis, puisqu'elle est toujours seule, n'a pas encore eu son content. «Mais j'y crois toujours! Je lisais que Gina Lollobrigida, qui a 63 ans

«Etre amoureux pour avoir le droit de faire l'amour, c'est absurde!»

comme moi, qui est encore tellement belle, riche, célèbre, n'était finalement pas heureuse. Moi je ne suis ni riche, ni tellement belle, ni tellement célèbre ou alors dans le mauvais sens, mais je pense que je suis plus heureuse qu'elle. Parce que je ne crois plus au Prince Charmant sur lequel je vais po-

ser ma tête, qui va me sécuriser, me couvrir de fleurs. Pour trouver le bonheur il faut viser quelque chose de possible...»

Sa belle voix, mélange de gouaille et de douceur, on l'écouterait pendant des heures. Parler sde Bach et de Mozart qu'elle adore, des livres de Panaf'I Istrati, de Cendrars, de Colette, d'Edgar Poe, de Marguerite Yourcenar, de Baudelaire, qu'elle emmènerait sur une île déserte.

Une île «au soleil, avec une petite maison, des fleurs, des oiseaux et du vent dans les arbres». Un rêve difficile avec une AVS minimum, même si Grisélidis ne place plus depuis longtemps les valeurs de la vie dans l'argent. «Vous voyez, je vis au seuil de la pauvreté mais je suis une femme libre.»

- J.-B. B.

«La passe imaginaire»
de Grisélidis Réal,
Ed. de L'Aire/Manyà.

NOUVEAU



ECOUTEZ ET LAISSEZ DES MILLIERS DE MESSAGES POUR FAIRE DES MILLIERS DE RENCONTRES

156 74 84 01
LE NUMERO DES MESSAGES EN DIRECT

156 74 84 74
LA LIGNE DE TOUTES LES RENCONTRES

156 74 84 75
LE SERVICE RESERVE A LA JET SOCIETY

INEDIT



DIALOGUEZ, DRAGUEZ ET RENTREZ EN CONTACT AVEC PLUSIEURS PERSONNES

2 - 5182 min.

SUR LE RESEAU SYMPA
156 74 84 99

SUR LE RESEAU DRAGUE PARTY POUR TOUS
156 74 84 92



10 Fr.
parait une fois
par mois

"Forum Contact"



Spécial U.S. :
Métier de femmes !
Inédit :
Collection privée !
Document :
Prostitution !

Exclusif :
GRISELIDIS.
Interview · Cahier noir

AVERTISSEMENT

Ce journal contient des textes et des images érotiques
qui peuvent choquer ! Interdit aux moins de 18 ans

Exclusif :

GRISELIDIS.

Interview + Cahier noir



MEDICINE, SANTE ET PROSTITUTION

Le sujet de la santé en rapport avec la prostitution est d'une importance capitale. C'est au nom de la santé que furent fermés les bordels en France (avec pour résultat une sérieuse augmentation des maladies vénériennes à l'époque !). C'est au

nom de la santé que les filles publiques sont mises en carte. Ce sujet, nous l'avons abordé en toute franchise avec Grisélidis Réal, prostituée et écrivain, vivant à Genève et militant en faveur de ses sœurs de France.

Minuit-Plaisir

— La santé, Grisélidis quelle importance a-t-elle dans la vie d'une fille de joie ?

Grisélidis

— Il est clair que dans la vie d'une prostituée, la santé est d'une importance capitale. Lorsqu'on est malade, on ne peut pas travailler, ou alors ça devient un enfer.

Minuit-Plaisir

— Existe-t-il des points plus faibles que d'autres dans cette profession ?

Grisélidis

— Je dirai que les deux points faibles de la femme prostituée sont évidemment tout ce qui touche à l'appareil urogénital, et d'autre part son système nerveux. Car c'est un travail qui use non seulement le bas du corps, mais aussi et surtout les nerfs, et plus ça va, plus on vieillit, plus on se fatigue, on souffre, on s'épuise, on a tendance à s'agrir et à s'affaiblir. Et pourtant, paradoxalement, il se fait à force d'habitude et de domination sur soi-même, d'expérience des hommes et des choses, comme une sorte de carapace de courage et de volonté qui nous protège, nous guide dans cette vie dangereuse et irrégulière.

Minuit-Plaisir

— Une carapace ? Pourriez-vous développer cette idée ?

Grisélidis

— C'est ainsi : plus on s'use, plus on se fortifie aussi, plus on devient avisée, vigilante, prudente, intuitive et habile à sentir et à déjouer les pièges. C'est l'affrontement quotidien avec tous les risques que l'on côtoient qui nous rend fortes et resserre nos mécanismes de défense. Bien sûr, tous les jours et surtout toutes les nuits, nous sommes à la merci du geste irréflecti d'un malade, névrosé, refoulé, dont l'agressivité trop longtemps contenue va se libérer jusqu'au meurtre ... et nous risquons à chaque client non seulement notre vie, mais notre santé. Ils ont toujours peur de nos "maladies", sans se douter peut-être que nous avons peur bien plus qu'eux des virus ou des microbes qu'ils transportent sans le savoir : syphilis, blennorragie, trichomonas, colibacilles, toute la gamme des mycoses et des infections. Pour les protéger eux et nous, il y aurait pourtant un moyen simple, efficace entre tous : le préservatif — mais si les jeunes femmes arrivent à l'exiger, les femmes plus âgées, elles, si elles veulent travailler et garder leurs clients, sont obligées bien souvent d'y renoncer, car ces Messieurs veulent faire l'amour "au naturel", sans réfléchir à toutes les conséquences que cela implique pour nous, eux et leurs femmes ...

Minuit-Plaisir

— Donc, vous prenez des risques ...

Grisélidis

— Donc nous prenons presque tout le temps un maximum de risques ! C'est une angoisse perpétuelle de tous les instants et malgré cela il faut garder son sourire et sa bonne humeur, et rester calmes, disponibles, attentives à comprendre et à soulager les souffrances et les tensions de ceux qui viennent nous voir, eux-mêmes parfois au bord de la dépression nerveuse.

Minuit-Plaisir

— Ce danger ne guette-t-il pas aussi la prostituée ?

Grisélidis

— Il ne faut pas oublier que la culpabilité cachée, liée à la sexualité et aux tabous, rend malade elle aussi, si elle ne trouve pas à s'exprimer et à se libérer, à s'échanger contre un peu de compréhension et de tendresse. Là-dessus viennent se greffer les problèmes personnels, surtout pour la prostituée : sa solitude, son manque affectif

DOCUMENT

GRISELIDIS.

Interview (SUITE.)

et l'empêchement qu'elle a de s'épanouir et de valoriser pleinement sa personnalité. Elle a recours parfois, selon sa nature ou ses possibilités, aux seules compensations qui s'offrent à elle : alcool, drogues, calmants et stimulants chimiques, amour d'un "proxénète", suicide ... mais aussi si elle est équilibrée — et pourquoi ne le serait-elle pas ? des compensations positives : l'amour de ses enfants, d'un homme qui sache l'apprécier, l'amour de la nature, de la musique, des livres, de la vie dans tout ce qu'elle a de beau. On peut et on doit sauvegarder sa santé physique et mentale au prix de certaines disciplines : sommeil naturel, nourriture équilibrée, homéopathie, cures naturelles et diétiques, optimisme, amour de tout ce qui vit, recherche du bonheur pour soi et les autres. Pour préserver la santé et la retrouver, il faut surtout compter sur soi-même, et désintoxiquer et vider son corps des poisons et des graisses inutiles. L'abus et l'usage prolongé des médicaments chimiques causent à la longue plus de dégâts à l'organisme que les maladies qu'ils sont censés soigner.

Minuit-Plaisir

— *Les médecins sont-ils d'accords avec votre opinion ?*

Grisélidis

— Il faut distinguer entre le médecin humain, honnête et intelligent, qui sait rendre au malade la confiance en lui-même et lui redonner le sens de la responsabilité de son corps — et celui qui voudra gagner un maximum d'argent en se servant de son pouvoir et de la magie discutable des médicaments. Sans approfondir les causes de la maladie, il trouvera plus simple et plus rentable d'en neutraliser superficiellement les effets, quitte à enfoncer son malade dans une dépendance aux produits chimiques. Tout en paraissant le soulager provisoirement, elle va plus sûrement le détruire en l'attaquant dans ses énergies vitales et en annihilant ses défenses naturelles.

Minuit-Plaisir

— *Existe-t-il encore d'autre catégorie de médecins ?*

Grisélidis

— Oui ... Certains médecins font aussi du "racisme" : il y a quelques années, un gynécologue m'avait chassée de son cabinet, pour ne pas me mélanger à sa clientèle bourgeoise "bien-pensante", des dames élégantes et mariées à des hommes haut placés, qu'il ne voulait pas risquer de perdre à cause de moi, prostituée. Ce qu'il ne savait pas ou refusait de voir, c'est que ces dames étaient malades elles aussi, mais pas pour les mêmes raisons. J'avais été peut-être contaminée par un de leurs maris — mais elles l'étaient par leur amant et leurs aventures extra-conjugales, et qui sait, pourquoi pas les premières ?

Minuit-Plaisir

— *Ne vous sentez-vous pas un peu rejetées, vous, les prostituées ?*

Grisélidis

— Si les gens nous rejettent, qu'ils fassent d'abord leur propre examen de conscience : car c'est exactement la même société qui nous fabrique, nous prostituées, eux nos clients, et les autres qui nous condamnent, et nous

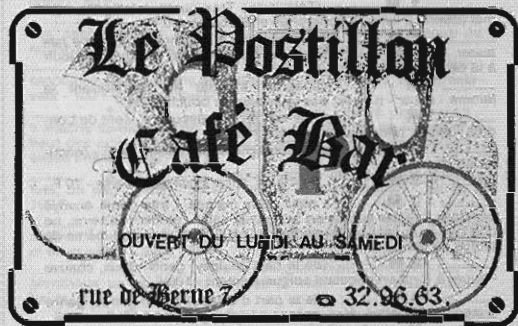
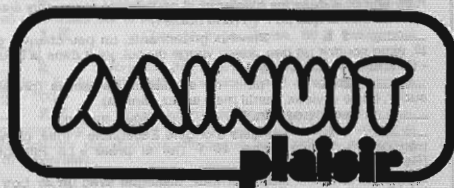
sommes tous malades du même manque de communication et de liberté d'être. Les maladies ne sont peut-être que la cristallisation des culpabilités et des solitudes : le corps malade appelle au secours pour qu'on l'aime et qu'on le comprenne, et pour qu'on dialogue avec lui.

Minuit-Plaisir

— *En conclusion ?*

Grisélidis

— Le jour où nous aurons enfin pris conscience de notre part d'amour, et que la paix règnera dans le monde, il n'y aura plus de prostituées, plus de clients, plus de malades. Cet avenir, c'est à nous de le faire. Il faudra bien opter résolument pour une connaissance dirigée vers la vie, et renoncer définitivement à tout ce qui nous pousse malgré nous vers la destruction et la mort.



DOCUMENT:

LE CARNET NOIR de
Grisélidis

Jean-Luc Hennig, dans "Le Fou Parle", présente ainsi Grisélidis et son célèbre "carnet noir":

Elle ne sort pas vraiment des Nuits de Restif de la Bretonne, c'est sa mère qui lui avait trouvé ce curieux prénom de Grisélidis dans un poème de Charles Perrault, où l'on parlait d'une jeune fille maudite que le prince rendait enfin heureuse après tant de souffrances. Presque née d'un livre. Elle est là, ce matin, merveilleuse, à porter la cinquantaine dans ses alignements de bigoudis, ses tresses noires, de longs bracelets serpents-or et un petit corsage simlipanthère. Chaque fois que

je la vois, dans ce vieux quartier des Pâquis, à Genève, au milieu des bagarres et des petits julots, elle me passe des chants tziganes russes ou Salim Halali. Elle fait cliqueter un petit rideau cambodgien en perles de pailles, elle rit, chaloupe devant le miroir d'une plantureuse armoire Louis XVI, parle de son petit carnet de molesquine noire. Qu'elle garde secret près de son lit. Quelques indications très brèves sur les clients, les prix et les préférences, qu'elle feuillette à toute vitesse quand un type téléphone. Cette mémoire de la passe, elle me l'a confiée pour la première fois.

J.-L. H.

Cette mémoire de la passe, elle l'a confiée également à notre rédaction "En remerciement, dit-elle, pour la lutte que vous menez contre l'hypocrisie sexuelle, mère de la misère du même nom. Je vous demande seulement de ne laisser que la première lettre de chaque prénom afin de respecter encore plus l'incognito de mes clients".

Dont acte.

Nous publions cet étonnant document, (plein de tendresse, de compréhension et de chaleur humaine sous son apparence de "notes techniques") sans aucun commentaire. Il se suffit à lui-même.

Qu'en pensent nos lecteurs ?

Rédaction

C gros homme campagnard retraité, n'a qu'une dent en haut - gentil, suce, baise - 70 F.

2 C rouquin, âge mûr - frisé, très fin, gentil, cultivé - (façon avocat ou intellectuel) - doux - sucer, baise, 100 F.

1 C Français, habite la campagne, gentil, doux, normal 150 F français - sucer, baise.

2 C (envoyé par Josy) invite à souper - intelligent gentil, âge mûr, enculer un peu, prostate très profond - sucer, baise (préservatif) 100 F.

3 C très fort accent Suisse-Allemand - grisonnant - assez gros, yeux bruns - sucer avec beaucoup de nuances, enculer doucement, prostate très au fond. 80 F (lui ai donné le "Sexe Fort").

2 C ancien de la Vieille Ville, mince, grand, distingué, couronne de cheveux, yeux bleus - sucer, baise (préservatif) 100 F.

3 le grand C genre grande brute sensible - grisonnant. (ancien Psychiatre) lécher le bout des seins, sucer, enculer tout doucement sans trop approfondir, joutit dans la bouche. 100 F.

4 C grosse brute façon flic, un peu agressif, sucer, baise-capricieuse - joutit dans la bouche. 70 F.

C ouvrier Espagnol - petit, vieux, bande lentement et très péniblement - doigt dans le cul, sucer, baise avec difficulté - va jusqu'à 100 F.

5 C âge mûr - intellectuel assez scientifique - fait des façons (éjaculateur rapide) grosse queue bavant horriblement - sucer (surtout les couilles) - embrasse - 100 F (lui ai proposé 2 x pour 150 F) (pour le consoler d'avoir joutit trop vite dans sa main pendant qu'il m'embrassait !)

2 D jeune, gentil, beau garçon, sucer, baise - voyage souvent - 150 F français.

D âge mûr, mais jeune - musicien du dimanche (piano) - lui ai dépucelé le cul (enchanté) joutit dans la bouche - 80 F.

D Juif étrange, porte des bas - commente la Bible - baise en levrette - 150 F.

3 D yeux bleus, blond frisé, petite queue raide, suce, embrasse, a joutit, moi assise sur lui par derrière - 80 F.

D gros homme mûr - gentil, accent un peu Vaudois, sucer, enculer un peu, baise - 100 F.

D Italien genre patron ouvrier, vieux beau encore vigoureux, gentil, sucer, baise - 80 à 100 F.

1 D grisonnant assez chauve poivre et sel, lunettes sans bord, menuisier (?) (arrive un soir avec des copeaux dans ses sandales) costaud, pense me faire joutit à tout prix (même en caressant les seins) sucer à fond en gémissant beaucoup pour la trime - 80 F.

2 D genre paysan industriel, gros, grisonnant, yeux bleus, a des verrues partout même sous la queue... gentil, caussant, caressant - suce, baise - 100 F.

E Très petit, gros - aime les combinaisons - gentil, accent genevois - sucer, embrasser, baise normalement. 80 F. (Enculer un peu)

E Tout simple - Très frisé, moyen de taille. Rencontré un haut de la rue Thalberg - accent genevois (50 ans) ? doigt dans le cul, joutit dans la bouche - 70 F.

E ancien boucher de la Vilette - suce, baise (s'il n'a pas trop bu) doigt dans le cul, se branle - 100 F.

E Très gentil, sucer, baise - 80 F. (sa femme ne sait pas embrasser sur la bouche)

1 E (Zurich) sucer, baise, 80 F (ressemble au Suicidé)

E blond cendré, grand genre un peu capitaine, ressemble à Eddie Constantine - sucer à fond avec les nuances d'usage - 100 F.

2 E (Yverdon) petit, gros, lunettes - très gentil, bon vivant, de 100 à 200 F - aime boire un coup de rouge et se faire enculer par une grande queue en plastique électrique (qu'il m'a donnée).

1 F accent un peu Suisse-Allemand, grisonnant, à moitié chauve, très gentil - sucer, mettre un préservatif à la fin - Embrasser pelote - 100 F (Ne PAS enculer).

2 F homme cultivé, voyage beaucoup - a épousé son infirmière. Très très long - (m'a donné 500 F) parler, cajoler - nuances à découvrir (un peu doigt dans le cul)

F grand jeune homme gentil, beau, châtain - aime les dessous affriolants - sucer, baise (aussi en levrette) à dépuceler du cul (?) 80 F.

F de Lausanne - bel homme Italien grosse queue vigoureuse - grisonnant - sucer, baise - 80 F.

F gentil Suisse-Allemand - sucer, baise (veuf) - 80 F.

F (François) gentil ouvrier Italien (manque des dents) grosses couilles - sucer à fond avec beaucoup de nuances - 70 F (de la part de Tania) (voir aussi à Alfredo).

3 F petit homme très gentil, cheveux noirs, rencontré une nuit dans la Vieille-Ville - sucer, baise, avec préservatif - 100 F ne pas presser.

1 F cinéaste Maso envoyé par Chantal - s'attache lui-même avec une corde - fouetter sur les fesses et le haut des cuisses - sucer - être en boîtes - longue cérémonie visuelle intellectuelle - 200 F

2 F jeune homme mince, genre intellectuel, un peu timide - sucer, baise à la Papa-Maman - de 80 à 100 F.

3 F Brésilien cupulent, petit, un peu chauve - gentil, aime être sucé et cajolé, longtemps, en douceur et en musique - suce - 80 F.

1 G grand sec grisonnant, rencontré rue de Monthoux un samedi en fin d'après-midi - suce, baise, talons hauts. 80 F.

1 G Grand homme, yeux bleus, cheveux blancs, sucer, éjacule dans la bouche. 100 F.

G Noir de Madagascar extrêmement intelligent, sympathique, aime les pipés bien faites (prostate à fleur) 100 F.

1 G énorme, 45 ans - sucer, baise moi sur lui - 70 F.

Depuis quinze ans qu'elle milite à visage découvert pour l'amélioration du statut des prostituées, on a vu la «Pasionaria des trottoirs» genevois un peu partout, du petit écran aux amphis des universités romandes. Il y a quelques semaines, elle jetait le pavé dans la mare sur TF1, en déclarant avoir surpris l'abbé Pierre, bonne âme des exclus de la société, en fâcheuse posture dans une maison de passe... Au moment où une frange de l'Eglise de France part en croisade contre la prostitution.

Elle a l'art des phrases à l'emporte-pièce, celles qui vous mouchent le cliché d'un seul coup: «Non, je ne vends pas mon corps, il est à moi. Ce que je vends, c'est mon temps et ma technique». Point. Et d'ajouter, à l'intention de ceux qui n'auraient pas compris: «D'ailleurs, la morale des prostituées vaut bien celle de leurs clients». On a beau ne pas être forcé-ment d'accord avec le plus vieux métier du monde — que Grisélidis Réal pratique et raconte avec son incroyable verve de sexagénaire — il y a chez elle quelque chose qui force la sympathie. Sa franchise: «Il faut avoir le goût du risque, pour faire ce genre d'activité. Mais j'aime mieux ça que d'aller à l'usine». Sa générosité avec les copines dans la débène, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs. Son humour bourré d'humanité: «Le mot que j'aurais répété le plus souvent à mes clients, c'est: «Douce-ment, doucement»... Des fois, ils arrivent comme des fauves, vous savez, complètement frustrés. Je donne le ton tout de suite, je leur dis: assieds-toi cinq minutes, que je finisse

ma vaisselle et donne à manger au chien. Si je ne me sens pas assez forte mentalement, je ne leur ouvre pas».

Elle m'a ouvert les trois verrous de son modeste appartement des Pâquis. Un salon un peu vétuste mais bien rangé, une cuisinette, et une pièce entièrement consacrée au Centre international de documentation sur la prostitution qu'elle a mis sur pied: des centaines de livres et dossiers, au milieu desquels trône une photocopieuse. Tout ici est consacré à la «révolution», comme elle dit, entendue de la défense du statut et des conditions de travail des prostituées. Une lutte qu'elle a été une des seules à entreprendre, avec courage, il y a des années déjà. Récemment, pour la «bonne cause», la Belle, en longue robe de pécheresse biblique à motifs panthère, n'a pas hésité à épinglez l'abbé Pierre, sur l'écran de «Ciel! mon mardi». Elle a bien voulu s'en expliquer. Quant au «père» des marginaux, que nous avons essayé de contacter, il n'était pas atteignable, pour une durée «difficile à préciser».

«La Femme d'Aujourd'hui»: —

GRISÉLIDIS RÉAL:




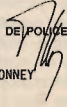
La prostituée genevoise Grisélidis Réal et sa petite-fille: «Le droit d'avoir une vie familiale normale».

Vous avez lancé le pavé dans la mare en déclarant, sur TF1, avoir vu l'abbé Pierre par le trou de serrure d'une maison close genevoise. Après quoi vous lui avez demandé pardon. Que faut-il en penser? Grisélidis Réal: «J'ai rencontré l'abbé Pierre une semaine après l'émission, au mois de mai, à Genève, où il était venu pour la présentation du film qui lui était consacré («Hiver 54», de Denis Amar, avec Lambert Wilson dans le rôle de l'homme d'Eglise. NDLR). Je me suis approchée de lui, en lui disant: «Je vous

demande pardon, je ne voulais pas vous faire de mal». Il a répondu qu'il ne savait pas qui j'étais. En tremblant, j'ai expliqué: «Je suis la prostituée qui vous a cité à la télévision». Il a eu comme un recul. A nouveau, je lui ai demandé pardon. Il m'a pardonné, en disant: «Nous sommes tous de pauvres pécheurs». Il a ajouté que c'était un erreur, qu'il ne connaissait pas cette maison de passe genevoise. Mais je n'ai pas menti. Quand je travaillais dans cet établissement, en 63, la pa-

UN AUTRE REGARD SUR LA PROSTITUTION

Par Jocelyne Clerc

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE		DÉPARTEMENT DE JUSTICE ET POLICE
COMMISSARIAT DE POLICE		
020889		
CERTIFICAT DE BONNES VIE ET MŒURS		
Nous soussigné, officier de police, certifie que Madame		
<u>REAL</u> Griselidis Marcelle, née le 11 août 1929 à Lausanne,		
citoyenne genevoise, ressortissante de la commune de Genève-		
Ville, -----		
est à notre connaissance de bonne réputation.		
En foi de quoi nous lui délivrons le certificat prévu à l'art. 9 de la loi sur les renseignements et dossiers de police et de la délivrance des certificats de bonnes vie et mœurs du 29.9.1977, pour lui servir ce que de droit.		
Genève, le 7 juin 1989	EC	L'OFFICIER DE POLICE  M. MONNEY

Dans la Ville de Calvin, même une prostituée peut obtenir le «certificat de bonne vie et mœurs». Celui-ci est délivré, en principe, aux personnes n'ayant subi aucune condamnation.

tronne nous a invitées à regarder par le trou de la serrure en nous expliquant qu'il s'agissait de l'abbé Pierre. J'ai effectivement vu un homme en robe de bure. Il est possible qu'elle se soit trompée sur l'identité de la personne, ça on ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, ça n'enlève rien aux qualités de l'abbé Pierre, ni à tout le bien qu'il a pu faire. De plus, je ne trouve pas normal que les prêtres catholiques se voient refuser une forme de vie conjugale ou sexuelle reconnue, alors que les hommes d'Eglise protestants, voire les popes russes y ont droit.

— Ces propos télévisés vous ont-ils échappé ou était-ce un geste réfléchi?

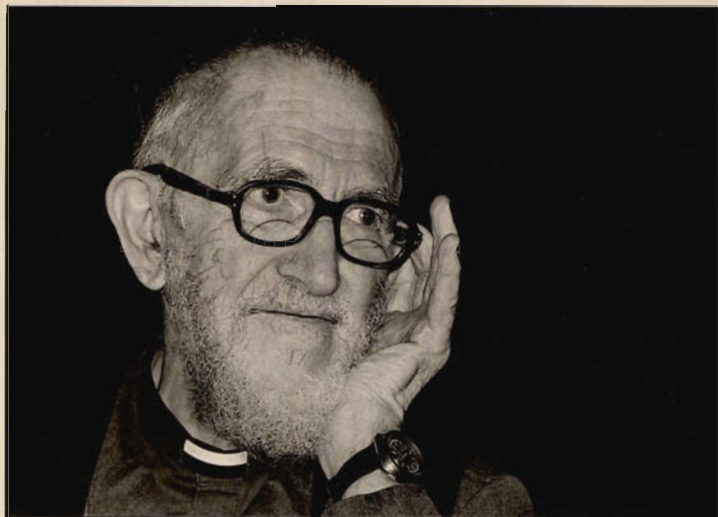
— «J'ai voulu démasquer cette hypocrisie judéo-chrétienne qui veut que la prostitution soit un péché de la chair, et qu'en même temps on ait besoin des prostituées jusqu'au sein de l'Eglise. J'avais tout préparé dans ma tête, j'en ai été malade avant, pendant et après l'émission. Mais il fallait que je fasse quelque chose: depuis quinze ans que je me bats pour l'amélioration du

sort des prostituées, je me heurte toujours à des portes closes. Il fallait une charge de dynamite pour ouvrir une brèche. Ça a fait scandale, mais maintenant les gens sont obligés de prendre conscience, de se situer. Je me disais: l'abbé Pierre sera peut-être victime, quoique assez fort pour se défendre. Remarquez, j'aurais préféré pouvoir donner le nom du Pape! d'autre part, il faut être logique: on attend de nous le secret professionnel, alors que la prostitution n'est pas reconnue comme une profession en France...».

— Quelles ont été les réactions?

— «Certaines prostituées m'ont félicitée, d'autres ont réagi violemment: donner le nom des clients, c'est risquer de les perdre. Je le savais, mais je n'avais plus le choix. J'étais la seule à pouvoir le faire, n'étant pas française et de toute façon scandaleuse depuis des années que je m'exprime à visage découvert. Honnêtement, j'espère n'avoir jamais à recommencer. Tous les jours, je me fais injurier par des gens qui passent à côté de moi, très vite,

► page 10



L'abbé Pierre, créateur des Compagnons d'Emmaüs, lors de sa récente visite à Genève.

Yves Bourguignon

«punitifs» énormes et arbitraires».

— Vous avez donné des cours à la Sorbonne, aux Universités de Genève et Lausanne. Qu'avez-vous voulu démystifier par rapport aux étudiants ?

— «Deux choses: d'abord casser l'image de la prostituée comme déchet humain et comme sous-femme. Il faut faire la différence entre la prostitution volontaire et forcée. Si certaines sont contraintes — et celles-là nous sommes prêtes à les aider à s'en sortir — d'autres sont bien contentes de gagner leur vie avec ce genre de travail, parce que c'en est un, vous pouvez me croire. Ensuite, le client n'est pas non plus un sous-homme, ni un pervers tellement vicieux qu'il n'arriverait à trouver le plaisir qu'avec des partenaires aussi dégénérées que lui. C'est un homme comme tout le monde, qui peut avoir des problèmes de communication dans son couple, des échecs amoureux ou sexuels».

— Que pensez-vous de la prostitution infantine ?

— «Nous militons pour une prostitution honnête, volontaire et librement assumée par des adultes. Un enfant ne devrait avoir ni envie ni besoin de se prostituer: mais ça, c'est d'abord un drame de la misère économique, contre lequel il faut bien entendu lutter».

— Vos enfants ont-ils bien accepté d'avoir une mère prostituée ?

— «J'en ai quatre, trois garçons et une fille entre 30 et 38 ans. Ma fille m'a dit qu'elle me respectait, parce que j'avais fait ça pour les élever. Ils respectent également le fait que je m'exprime, même si c'était ennuyeux pour eux, au début, de me voir dans les journaux. Je pense que les enfants doivent pouvoir être fiers de leur mère, qu'elle soit bonne à tout faire, ministre ou prostituée. Mais sans se sentir obligés de l'imiter: ma fille m'a dit qu'elle ne serait jamais péripatéticienne, à cause de tout ce qu'elle m'a vu souffrir».

sans aucune possibilité de dialogue. Autrefois, j'ai même reçu des menaces de mort pour être apparue à la télévision. Ça dure un moment, et puis ça passe.

Avec l'abbé Pierre, il s'est passé comme une sorte de miracle. Lors de notre rencontre, je lui avais remis une enveloppe avec un petit mot; un billet de Fr. 50. — pour les pauvres, et une copie du chèque reçu de l'Université de Lausanne — où je venais de donner un cours sur la prostitution — histoire de lui prouver que cet argent avait été «honnêtement» gagné. J'avais ajouté des documents sur la prostitution et un exemplaire de mon livre («Le Noir est une Couleur», Ed. d'En Bas, NDLR): pas pour me faire de la pub, mais pour lui montrer que j'avais débuté dans la prostitution afin d'élever mes enfants. Quelques jours plus tard, il m'a téléphoné en me disant qu'il avait commencé à lire mon livre, qu'il voulait me revoir pour discuter, pas seule, en compagnie d'autres gens. Il a ajouté qu'il voulait faire quelque chose pour les prostituées, et m'a demandé de lui faire parvenir une liste

des problèmes rencontrés par mes consœurs françaises. Peut-être pourra-t-il aider à changer quelques lois. C'est en tout cas notre grand espoir...

— Pouvez-vous résumer les points principaux de cette liste ?

— «Elle est en cours d'élaboration. Mais on y trouvera des points comme le droit de travailler sans avoir à payer d'amende: en France, les prostituées risquent d'énormes P.V. pour racolage passif dès qu'elles mettent le pied dans la rue, même si c'est pour acheter une baguette de pain. En Suisse, ça varie selon les cantons. A Genève, on peut être dans la rue 24 heures sur 24, pour autant qu'il n'y ait pas de plainte pour bruit ou scandale. A Fribourg, les prostituées doivent rester dans les bistrotts, par exemple.

Autre point: le droit pour les hôtels et lieux publics de recevoir des prostituées et leurs clients sans risquer de se faire taxer pour proxénétisme, ce qui les pousse à majorer les prix. Aussi, quand un studio «tombe», comme on dit, il faut changer de locataire.

C'est une perte pour le propriétaire, mais la locataire perd sa caution. Je connais une fille qui a dû changer plus de vingt fois de studio en 2 — 3 ans, imaginez ce que ça coûte. Nous voulons aussi, comme ici, le droit pour les prostituées de créer un syndicat ou une association pour se défendre. Dans l'Hexagone, deux prostituées ne peuvent se mettre ensemble pour s'entraider: elles sont considérées alors comme proxénètes l'une de l'autre.

Les copines de France revendiquent également le droit d'avoir une vie privée et amoureuse: sous peine d'accusation de proxénétisme, elles ne peuvent vivre ni avec un ami, pas plus qu'avec leur mère ou leur enfant majeur. Un canari ou un petit chien, c'est toute la compagnie qu'elles ont le droit d'avoir! Les prostituées helvétiques sont privilégiées, en comparaison: elles ont la possibilité de se marier ou de vivre en concubinage, pour autant que leur compagnon justifie d'un salaire suffisant. Ici, on est taxées d'après l'âge, le train de vie et les revenus; là-bas, elles paient des impôts